Ami du Clergé du 11 novembre 1948

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Dominicales liturgiques. — XLIV. *27e Dimanche après la Pentecôte :* En avant, jusqu'au jour du Seigneur ! 321.

Pour le temps de l'Avent. — I. *1er Dimanche :* Le Messie vient nous instruire, 323.

Entretiens sur l'Action Catholique. — XXXI. Action catholique et vie de l'enfant hors de l'école, 324.

Brèves conférences sur l'Histoire de l'Eglise. — XLVIII. Dernières persécutions ; avènement de Constantin, 326. — XLIX. Conquêtes chrétiennes au début du IVe siècle, 327.

DOMINICALES LITURGIQUES

XLIV

27e Dimanche après la Pentecôte

EN AVANT, JUSQU'AU JOUR DU SEIGNEUR !

Mes frères,

Au début de l'Apocalypse, le dernier livre par lequel se clôt la Révélation, nous lisons : « A Celui qui nous a aimés, qui nous a lavés de nos péchés par son sang, et qui nous a faits rois et prêtres de Dieu, son Père, à lui la gloire et la puissance dans les siècles des siècles ! Amen.

Le voici qui vient sur les nuées. Tout œil le verra, et ceux qui l'ont percé ; et toutes les tribus de la terre se frapperont la poitrine en le voyant. Oui. Amen ! Je suis l'alpha et l'oméga (le commencement et la fin) dit le Seigneur Dieu, Celui qui est, qui était et qui vient, le Tout-Puissant. »

La même annonce de l'avènement final du Seigneur, au grand jour de sa puissance, résonne dans l'évangile de ce dernier dimanche de l'année liturgique. Celui que nous avons salué, adoré, accompagné dans ses mystères et qui demeure avec nous dans la vie mystérieuse de l'Eglise, apparaîtra dans sa gloire, même à ceux qui l'ont percé.

Pour un trop grand nombre d'hommes il est seulement l'alpha et l'oméga : ils le quittent après le baptême ou la communion solennelle pour le retrouver à leur dernière heure... s'ils en ont le temps et s'ils sont encore capables d'un acte réfléchi ; d'autres, hélas ! vivent en ennemis de sa croix, je le dis en pleurant, avouait S. Paul.

Pour vous, il veut être le Dieu de tous les jours, celui qui était, qui est et qui vient. Il veut que vous le priiez avec confiance, que vous travailliez énergiquement à toutes sortes de bonnes œuvres, avec l'aide de sa grâce.

Dieu toujours en vue ;
Jésus toujours en modèle ;
Marie toujours en aide ;
Moi toujours en sacrifice.

I. — *Le grand jour des comptes*

« Ce sera un jour de colère que ce jour qui réduira le monde en cendres... Quelle frayeur, quand le Juge viendra pour tout régler dans la stricte justice !

La trompette, jetant aux tombes de l'univers entier son effrayant appel, rassemblera tous les humains devant son trône. Alors sera produit au grand jour le livre écrit qui contient tout ce sur quoi le monde sera jugé. Car, une fois le juge sur son trône, toute chose cachée paraîtra et rien ne restera impuni.

Ce sera le jour des larmes que ce jour où, pour être jugé, l'homme coupable se lèvera de sa cendre...

O Roi dont la majesté frappe de terreur, vous qui sauvez gratuitement ceux qui doivent être sauvés, sauvez-moi, source de miséricorde ! Souvenez-vous, ô Jésus miséricordieux, que vous êtes venu pour moi en ce monde : oh ! ne me perdez pas en ce jour.

O juste Juge, accordez-moi la grâce du pardon, avant le grand jour des comptes... »

Ces paroles vous sont familières, vous les entendez au jour des funérailles. Et lorsque vous entendez les grands jeux des orgues lancer dans la nef sombre l'assourdissant éclat des puissantes trompettes, pensez qu'au dernier jour du monde ce sont les anges de Dieu qui sonneront l'acte final de rassemblement universel, où la justice de Dieu fixera irrévocablement les deux camps, celui des élus et celui des maudits.

Mais ce rassemblement solennel ne fera, en somme, que proclamer officiellement des résultats acquis depuis longtemps pour la plupart des humains. C'est au moment de la mort que l'âme de chacun paraît devant Dieu et doit répondre devant le juste Juge de toutes ses actions, omissions, paroles, désirs et pensées.

« Jésus-Christ arrive pour chacun de nous, quand notre vie finit, dit Bossuet. Alors donc, aux approches de ce dernier jour, quand J.-C. frappe à la porte pour nous appeler, il faut être en état de le recevoir avec joie et de lui dire : Que votre règne arrive ; car je désire que ce qu'il y a en moi de mortel soit englouti par la vie. »

En d'autres termes, il faut être toujours prêt. C'est la recommandation pressante et réitérée du Maître.

II. — *Le préparer par la prière*

1° N.-S. a fait de la demande une *condition nécessaire* de l'action de ses grâces. *Petite et accipietis...* Avant que Jésus frappe à notre porte et nous ignorons à quelle heure le Maître, l'Epoux viendra, c'est nous qui sommes dans l'obligation de frapper à la sienne, de frapper à coups redoublés, pour ainsi dire, jusqu'à l'importunité, afin qu'il réponde à notre appel. L'insistance de la Chananéenne est un exemple que nous ne méditons pas assez. Qu'est-ce qui a obtenu aux saints l'abondance des grâces dont nous les voyons illuminés, embrasés ? Leur persévérance dans la prière, de jour, de nuit, dans la joie, dans la peine, dans la prospérité, dans l'adversité. « On obtient du bon Dieu autant qu'on espère. » « O mon Dieu, vous avez dépassé mon attente... » « *Nous ne cessons de prier pour vous,* écrivait S. Paul aux Colossiens (I, 9) et de demander que vous obteniez la pleine connaissance de la volonté de Dieu, pour lui plaire en toutes choses... » Bel exemple pour ceux d'entre vous, m. f., qui se découragent, faiblissent dans la résolution qu'ils avaient prise d'obtenir la conversion d'un père, d'un époux, d'un frère, d'un ami... « Nous ne cessons pas... » Il faut prier tou-

jours et ne cesser jamais de prier. La prière est toujours exaucée, quand elle veut la gloire de Dieu.

Les victoires du Rosaire, victoires du passé, du présent qui présagent celles de l'avenir, ne sont-elles pas, au fond, la victoire d'une prière persévérante qui répète, sans se lasser, les mêmes demandes jusqu'à la fin... « Priez pour nous pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort » ; cette fin dans l'amour de Dieu, cette persévérance finale que nous devons sans cesse demander à Dieu, car elle est le but qu'il faut atteindre à tout prix.

2° « *Ne nous induisez point en tentation* ». La tentation, quasi inévitable en ce monde où les démons, « tels de petits brigands postés sur notre route, dit S. Grégoire, assaillent les voyageurs », sont une occasion, non de chute, mais de progrès spirituel pour ceux qui prient, car la prière leur donne des ailes... C'est le mot si expressif de la Ste Ecriture : « C'est en vain que l'on tend des pièges sur le chemin de ceux qui ont des ailes. »

Les pièges sur votre chemin... chrétiens, ne soyez pas surpris de les rencontrer. Le démon s'en servit pour tenter le Fils de Dieu et, à tout instant, les serviteurs du diable cherchaient à le surprendre en ses paroles ou en ses actes.

On croit rêver quand on lit cette réponse toute récente d'un haut fonctionnaire de l'Etat : « Nous ne pouvons pas traiter le catholicisme comme les autres religions. » Non, vous ne rêvez pas. C'est authentique. C'est ainsi. Mais pourquoi ? Rappelez-vous la parole du Maître : « Dans le monde, vous aurez à souffrir. Mais moi, j'ai vaincu le monde. » Vous vous souvenez sans doute aussi de certain ver luisant qui avait à souffrir d'un certain voisin : « Mais enfin, que t'ai-je fait ? lui demanda-t-il un jour. — Rien. C'est parce que tu es luisant... » *Ibant Apostoli gaudentes...*

« On ne prie pas seulement pour s'empêcher de succomber à la tentation, dit Bossuet, mais pour la prévenir, conformément à cette parole : Veillez et priez, de peur que vous n'entriez en tentation. Il faut entendre par ces paroles la nécessité de prier en tout temps, et quand le besoin presse, et avant qu'il presse. ...Priez avant la tentation, et prévenez l'ennemi.

Dieu ne tente personne, dit S. Jacques. Et S. Paul : « Dieu est fidèle à ses promesses ; et il ne souffrira pas que vous soyez tentés par-dessus vos forces. »

3° *Délivrez-nous du mal,* passé, présent, futur, c.-à-d. du péché commis, du péché actuel, du péché que nous devons craindre. Tous les autres maux ne sont des maux qu'autant qu'ils nous portent au péché. Notre Père, délivrez-nous du péché et des suites du péché, de la maladie, de la douleur, de la mort, afin que nous soyons parfaitement libres. Alors aussi nous serons souverainement heureux.

III. — *Le préparer par l'action*

L'attente du jour du Seigneur ne doit pas être passive, ni même purement intérieure. Elle doit consister en œuvres bonnes, inspirées par l'amour, qui augmentent nos mérites et disposent le Seigneur à nous accorder plus de grâces encore en raison de sa tendresse paternelle.

C'est le sens de la *Collecte*. C'est le but de l'*Epître*... « Vivre d'une manière digne de Dieu et lui plaire *en toutes choses,* tandis que vous fructifierez *en toutes bonnes œuvres* et que vous avancerez dans la science de Dieu, fortifiés par la puissance de sa gloire *en toute espèce de vertu,* en toute patience et longanimité exercées dans la joie, remerciant Dieu notre Père qui nous a rendus dignes d'avoir part à l'héritage des saints dans la lumière... »

Quel magnifique programme de vie chrétienne ! N'est-ce pas faire bien en tout et partout ? Cette perfection n'est-elle pas au-dessus de nos forces ? En effet, laissés à nos propres moyens, nous ne serions capables de rien. Mais un chrétien, c'est une âme, un corps... et Dieu !

« Tout chrétien qui fait bien en tout et partout est mû de Dieu, écrit Bossuet, en sorte que Dieu commence tout, opère tout, achève tout en lui, je dis tout ce qu'il fait de bien ; et en même temps l'homme, ainsi mû de la grâce, commence, continue, achève tout ce qu'il fait de bonnes œuvres ; il est excité et il s'excite lui-même ; il est poussé et il se pousse lui-même, il est mû de Dieu et il se meut lui-même ; et c'est en tout cela que consiste ce que S. Augustin appelle l'effort du libre arbitre. Dans cet état qui est l'état commun du chrétien, il n'est pas permis, pour agir, d'attendre que Dieu agisse en nous et nous pousse ; mais il faut autant agir, autant nous exciter, autant nous mouvoir, que si nous devions agir seuls, avec néanmoins une ferme foi que c'est Dieu qui commence, achève et continue en nous toutes nos bonnes œuvres » (*Corr.* VII).

Même les mérites attribués à l'homme seront l'œuvre de la grâce... *Coronando merita, coronas dona tua.*

IV. — *Amen*

La Sécrète de ce jour est un appel à un large coup d'ailes vers les hauteurs : « Soyez propices à nos supplications, Seigneur ; tournez tellement vers vous notre cœur à tous, qu'affranchis des convoitises de la terre, nous soyons tout aux désirs du ciel. Par J.-C. N.-S. » *Amen.* Ainsi soit-il.

Etymologiquement, le mot *Amen* évoque les idées de fermeté, de solidité, de sécurité. En Isaïe (LXV, 16), Dieu est appelé « le Dieu amen », c.-à-d. un Dieu en qui on met sa confiance, parce qu'il est fidèles à ses promesses. Partout dans l'A. T., il exprime une adhésion à un vœu, à une prière. David l'emploie dans la liturgie : « Tout le peuple dit Amen et Allelou Yah » (I Par., XVI, 36). N.-S. l'emploie très fréquemment dans le sens de : « en vérité. »

La liturgie primitive de l'Eglise a conservé l'usage de la Synagogue. S. Paul l'atteste. S. Justin († 163) : « Quand les prières et l'action de grâces sont terminées, tous ceux du peuple acclament avec enthousiasme : Amen ! » S. Jérôme († 420) rapporte que les fidèles de Rome clamaient *Amen* avec tant de vigueur qu'on aurait cru entendre le roulement du tonnerre. S. Augustin († 430) : « Votre *Amen,* c'est votre signature, votre consentement, votre affirmation. » C'est donc une formule d'adhésion, d'approbation : Oui ! C'est bien cela ! D'accord ! C'est pourquoi vous répondez, d'un seul cœur et d'une seule voix : *Amen* aux prières du prêtre qui exprime les sentiments unanimes de la communauté.

Dans toute l'antiquité (et aujourd'hui encore en Orient et dans la liturgie ambrosienne), le fidèle répond Amen à la Communion. « Voici le Corps du Christ. » Amen. — C'est-à-dire : c'est vrai, j'y crois.

* *

Ayez la religion de l'*Amen,* de la foi vivante, de la soumission, du don joyeux de vous-même à la

Vérité, à l'Amour. Ce fut la religion de Jésus, ce fut celle de Marie (Amen, Fiat !), c'est celle du ciel.

« *Il n'y a qu'un mot qui vaille quelque chose* dans le langage mortel, s'écriait à Notre-Dame le P. Janvier : *Je t'aime !* Qu'il monte vers Toi, plein de ce qu'il y a de plus lumineux dans mon intelligence, de plus ardent dans les fibres de mon cœur. Je t'aime et je voudrais te le prouver, comme tu m'as prouvé la vérité de ton amour pour moi... Demande à mon intelligence sa flamme la plus immaculée, à mes veines leur meilleur sang, à mon être sa vie. Tu es si grand que je suis fier de t'appartenir ; tu es si bon que mon ambition est de remettre mon âme entre tes mains... Mais je sens que ma vertu est trop infirme pour atteindre ta perfection, pour te suivre dans les rudes et nobles chemins que tu m'as tracés... Aussi je t'en supplie à deux genoux, ô Créateur des consciences, ô Rénovateur des désirs, dilate les parois de mon âme, fais de moi un saint... Quand tu l'auras élargi à l'infini, je briserai à tes pieds avec transports le vase devenu glorieux de mon amour ! » *...Ut in templo gloriæ tuæ præsentari mereamur. Amen ! Alleluia !*

POUR LE TEMPS DE L'AVENT

I

1er Dimanche de l'Avent

LE MESSIE VIENT NOUS INSTRUIRE

Mes frères,

Dans la préface de la messe de l'Avent, qui se chante dans beaucoup de diocèses de France, il est dit du Messie qu'il vient sur la terre « pour que sa vérité instruise les ignorants, pour que sa sainteté justifie les pécheurs, pour que sa force vienne en aide aux faibles ; *cujus veritas instrueret inscios, sanctitas justificaret impios, virtus adjuvaret infirmos.* »

Ce sont ces trois buts principaux de l'Incarnation du Fils de Dieu sur lesquels je voudrais vous aider à faire réflexion au cours des prédications de ce temps de l'Avent.

Et pour ce premier dimanche, voyons la nécessité où se trouvaient tous les hommes qu'un maître autorisé et infaillible vînt les instruire des vérités essentielles à la conduite de leur vie.

De quel moyen dispose l'homme pour atteindre la vérité ?

Sans doute, il se trouve raisonnable, capable de penser, de juger, de parler. Grâce à sa raison il peut connaître à n'en pas douter certaines vérités directrices, bien faites pour orienter sagement sa vie : celle par exemple de l'existence de Dieu. L'Ecriture traite de fous, d'insensés, des gens sans excuse ceux qui ignorent Dieu (Ps. XIII, 1 ; Sagesse, XIII, 1 ; Rom., I, 10). Pourtant il faut avouer que l'acquisition par l'intelligence de la somme des vérités même naturelles sur notre destinée, c'est chose pratiquement impossible pour l'immense majorité des hommes ; pour les savants aussi dans la trop brève durée de leur existence ; pour les génies eux-mêmes, toujours courts par quelque endroit et sujets aux erreurs de l'esprit et aux faiblesses des passions (*Contra Gentes,* I, IV ; *Sum. Theol.,* IIa-IIæ, q. 1, art. 1 où S. Thomas énumère ces difficultés dans un autre ordre ; mais elles restent les mêmes : difficultés de l'objet, du sujet, de l'objet et du sujet).

I. — *Pour l'immense majorité des hommes*

Faisons abstraction des illettrés, de ceux qui portent sur leur livret : « ne sait ni lire, ni écrire » ; est-ce que, même en dehors de ceux-là, l'étude des problèmes de la destinée humaine, comme : la spiritualité de l'âme, la certitude d'une vie future, l'existence, la nature, les perfections de Dieu, de Dieu créateur et providence, est-ce que ces études spéculatives et désintéressées ne seront pas toujours le partage d'une minorité, d'une élite, d'une aristocratie de l'intelligence et de la fortune ? Même les hommes qui appartiennent aux professions dites libérales : avocats, ingénieurs, médecins, etc..., s'adonnent presque exclusivement aux travaux pratiques de leur spécialité. Quant aux autres : ouvriers de l'usine, employés de bureau ou de magasin, travailleurs des champs, mères de famille ou ménagères, en dehors des soucis de l'existence matérielle, quand trouveraient-ils le temps de s'appliquer aux réflexions ordonnées, patientes, profondes qu'exigent pareilles questions ?

Nous n'avons pas peut-être une conscience bien vive de cette incapacité pratique pour l'homme moyen d'arriver par lui-même à saisir ces vérités essentielles, parce que nous vivons, nous autres catholiques, sur les données de notre catéchisme, et les autres sur le vieux fonds d'une civilisation chrétienne près de deux fois millénaire. Néanmoins c'est si vrai que Jules Simon, alors ministre de l'Instruction publique, et pourtant un des pères du laïcisme contemporain s'écriait à la Chambre : « Prenez garde, si l'Eglise se retirait au désert, avec son catéchisme et son Evangile, savez-vous ce qu'elle vous laisserait ? Un peuple d'esclaves et de barbares. » — Et c'est en fait la condition des contrées qui n'ont pas reçu la lumière de l'Evangile.

II. — *Pour les savants*

Peut-être pensez-vous : Si l'homme du peuple n'a ni le loisir, ni la formation, ni le goût de si hautes méditations, du moins l'humanité a toujours compté un certain nombre de savants, pour s'y adonner par vocation et par carrière. La multiplicité de nos besoins et la volonté de les satisfaire par de l'ouvrage bien fait, exige la division du travail. Nous pouvons donc nous en remettre à ces sages d'éclairer notre âme sur sa destinée, comme nous nous en remettons au boulanger de pétrir notre pain, à l'architecte de nous bâtir une maison solide et confortable, au docteur de surveiller la santé et de déterminer le régime de notre corps.

Certes le savant est mieux préparé que l'homme de la rue à scruter les problèmes essentiels qui se posent à notre intelligence. Sa carrière suppose une intelligence supérieure ; il s'est discipliné aux méthodes rigoureuses de la science, son temps est consacré exclusivement à ses études. En un mot, c'est sa partie et nous sommes en droit de l'interroger.

Mais quand on l'interroge il avoue son impuissance.

« Aux questions essentielles : d'où viens-tu ? où vas-tu ? pourquoi es-tu ici-bas ? la science aujourd'hui ne donne pas plus de réponse qu'elle n'en donnait il y a deux ou trois mille ans. » Ainsi parle Harnack, un maître de la critique rationaliste allemande (*L'essence du christianisme,* p. 316).

« On me reprochera encore mes points d'interrogation. Est-il honnête d'affirmer ce qu'on ne sait pas ? Si on pouvait répondre à fond à une seule des questions que pose la vie, nous ne serions plus sur la terre ou plutôt la terre ne serait plus la terre. » Ainsi parle Maurice Maeterlinck *(Devant Dieu)*.

« ...Nous ne savons et nous ne saurons jamais rien de rien. C'est le seul fait acquis. La vraie science n'a plus même cette prétention d'expliquer qu'elle avait hier. Chaque fois qu'un pauvre cerveau humain d'avant-garde découvre le pourquoi de quelque chose, c'est comme si il réussissait à forcer une nouvelle porte de fer, mais pour n'ouvrir qu'un couloir plus effarant, plus sombre, qui aboutit à une autre porte plus scellée et plus terrible. » Ainsi parle Pierre Loti, cet obsédé de la pensée de la mort *(Réponse à M. Jean Aicard,* lors de sa réception à l'Académie Française).

On pourrait multiplier les aveux. Ils sont même d'un pessimisme exagéré. Nous l'avons dit certaines vérités, même l'existence de Dieu, ne sont pas hors de notre portée ; mais il reste vrai que la vie de l'homme est trop brève pour permettre même aux meilleurs d'embrasser l'ensemble des vérités qui éclaireraient notre marche.

III. — *Pour les génies*

Si les hommes dans leur ensemble, si les savants parmi les hommes ne peuvent nous fournir les éléments de notre destin, reste peut-être le suprême espoir de ceux qu'on nomme les sages, les penseurs, les philosophes. De l'océan d'oubli où sont aujourd'hui plongés tant d'illustrations de leur temps, émergent pourtant quelques génies dont l'humanité garde l'impérissable mémoire : un Platon, un Aristote, un Pascal.

Ils ont attaché à leur nom, à leur siècle, à leur pays une gloire immortelle.

Il semble bien en effet que les penseurs de la Grèce antique aient touché les plus hauts sommets que puisse atteindre par ses propres lumières l'intelligence humaine. S. Thomas d'Aquin, l'esprit le plus profond et à la fois le plus clair des temps modernes ne fera que mettre au point les travaux d'un Aristote. Aristote a jeté les bases et lancé l'édifice de ce qu'on a nommé justement la *philosophia perennis*, la philosophie immortelle, immuable, définitive.

Pourtant que de taches sur ces soleils ! Pénétrés comme nous sommes de la lumière et de l'esprit de l'Evangile, nous restons confondus que tant d'hésitations et même de monstrueuses erreurs se mêlent à leur doctrine. Ils restent timides, évasifs, vagues sur les questions essentielles de la création, de la Providence, de l'immortalité de l'âme. Platon prône la polygamie et l'abandon des enfants infirmes et Aristote s'accommode de voir des tableaux lascifs dans les temples des dieux. Quant à notre grand Pascal, on peut se demander à bon droit s'il n'en vient pas à douter de notre raison, de ses possibilités, de son aptitude à parvenir à quelque vérité par ses propres moyens.

Aussi bien, devant l'immensité de la tâche, de guerre lasse, certains jours, ils se sont laissé aller aux mêmes aveux désespérés que les savants.

« Il faut prendre l'enseignement humain le meilleur, a écrit Platon, y monter comme sur un frêle esquif et traverser ainsi, non sans danger, le fleuve de la vie, à moins qu'on n'arrive à le traverser sur un vaisseau meilleur, c'est-à-dire sur quelque enseignement divin » *(Phédon,* XXXV).

Et qui ne connaît la plainte suprême d'Aristote : « Je suis né dans l'ignorance, j'ai vécu dans l'incertitude, je meurs dans le doute. Etre des êtres, ayez pitié de moi ! »

Et Pascal ne trahit-il pas le même découragement quand il note dans ses *Pensées :* « Il est bon d'être lassé et fatigué par l'inutile recherche du vrai bien, afin de tendre les bras au libérateur. »

A cause de la difficulté de ces problèmes, à cause de la brièveté de la vie, à cause des obstacles des passions, les génies eux-mêmes désespèrent de nous donner la solution attendue.

* *

Désespérance, lamentation désolée, gémissement sans écho de la pauvre humanité dans sa faim inassouvie de vérité, tous ces aveux de notre impuissance, ceux des hommes, ceux des savants, ceux des penseurs ?

Non ! plutôt supplications, appels, prières au Dieu certain, au Dieu de toute science, au Dieu pitoyable à sa créature afin qu'il daigne éclairer nos ténèbres.

Platon soupire après quelque enseignement divin. — « Etre des êtres, ayez pitié de moi ! » s'écrie Aristote. — Pascal tend les bras au Libérateur.

C'est pour libérer l'homme de ces ténèbres que le Fils de Dieu se fait l'un de nous. Il le déclarera explicitement plus tard : « Je suis né et je suis venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité » (Jo., XVIII, 37).

Et à toute la vérité : non seulement à ces vérités humaines que pratiquement nous ne pouvions acquérir avec certitude, mais aussi à ces vérités divines, telles que notre vocation d'enfants de Dieu, avec toutes ses conséquences, que nous ne pouvions connaître que par une révélation d'en-haut.

Aussi, pendant ce temps de l'Avent, devons-nous rénover en nous l'esprit de foi, de docilité à l'enseignement de Notre-Seigneur, de soumission de l'orgueil de l'esprit à la transcendance de la science de Dieu. Faisons la prière de l'homme de l'Evangile : « Je crois, Seigneur, mais venez en aide à la faiblesse de ma foi ! »

Si scires donum Dei, si nous savions apprécier ce don de Dieu, ce don de la vérité possédée avec certitude ! Comme alors cette docilité nous serait facile ! Comme nous bénirions chaque jour Dieu notre Père de nous avoir envoyé son Fils pour éclairer nos ténèbres !

Nous avons entendu les plus grands génies de l'antiquité crier leur détresse ; aujourd'hui le petit enfant de nos catéchismes sait les choses qu'ils ignoraient ou qu'ils ne faisaient qu'entrevoir.

La lumière a lui dans les ténèbres. Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! *Amen.*

ENTRETIENS SUR L'ACTION CATHOLIQUE

XXXI

ACTION CATHOLIQUE ET VIE DE L'ENFANT HORS DE L'ÉCOLE

Mes frères,

Si importante que soit, pour l'enfant, l'école où il passe la majeure partie de ses journées, et si grande l'influence qu'elle a sur sa formation, cette école n'est pas cependant le tout de sa vie. Il y a peut-être un

peu d'exagération ou de paradoxe dans les propos de ceux qui disent que l'enfant n'est vraiment lui-même que lorsqu'il est loin de la présence des adultes mais tout n'est pas faux dans cette affirmation. D'ailleurs, ces adultes, ils ne se résument pas pour l'enfant dans ses instituteurs ou ses institutrices, à moins d'une vie de pensionnaire extrêmement stricte et qui ne comporterait pas de vacances.

Il va donc falloir, pour nous, élargir notre champ de vision à *toute la vie* de l'enfant, et, pour aujourd'hui, à cette part notable de son temps qui n'est pas pris par l'école ou soumis à son influence. L'Action Catholique a-t-elle encore là son mot à dire ?

I. — *Les milieux et le milieu de l'enfant*

De quoi s'agit-il, quand nous parlons, à propos de l'enfant, des *milieux* qui l'influencent.

Il y a certainement *sa famille*, antérieure à l'école, et qui l'enveloppe encore de toutes parts. Locaux familiers, où l'on se retrouve « chez soi », êtres chéris à qui l'on peut parler en toute confiance, dont on sait d'avance la bonté à votre égard. Père, mère, frères, sœurs, ne sont pas parfaits, certes, et l'enfant discerne bien leurs petits côtés, mais, d'une manière normale, il leur est attaché infiniment plus qu'à des étrangers, si dévoués soient-ils.

L'éducation de l'enfant, à supposer qu'elle soit faite à l'école de manière parfaite, ne va-t-elle pas, là, subir une première épreuve ? Imaginons (est-ce si invraisemblable ?) que l'enfant s'aperçoive un jour qu'il n'y a pas correspondance parfaite entre ce que lui affirme son maître et ce que pensent et font ses propres parents, ou ses grands frères et sœurs. Cela créera, dans son âme, un désarroi. S'il est loyal, ouvert, il questionnera. Il pourra aussi se former, bâtir à l'intime de sa conscience un compromis, ou opter pour un avis contre l'autre.

Si l'on songe que la famille s'agrandit souvent jusqu'à *la parenté* plus *lointaine*, qu'un oncle, un cousin peuvent passer un jour, tenir conversation, prendre un repas, et qu'au cours de toutes ces rencontres, ce seront des *jugements sur la vie* que l'enfant va entendre, et dont il va faire sa loi, on mesure toute l'importance que prend, dans la vie de ce petit écolier, le temps qu'il passe à son foyer familial.

Et les *voisins ?* Et tout le *quartier*, le *village* ou le *hameau ?* En allant rendre service, faire les achats pour la maison, l'enfant entend parler les adultes, qui ne font pas toujours assez attention à sa présence. Par bribes, devinant à moitié, parfois trop bien, il se bâtit une morale, bien éloignée souvent de celle que lui apprend son vieux maître. Rien n'est si attirant, pour l'enfant, que la grande personne qu'il veut imiter, à laquelle il veut ressembler. Au milieu de toutes celles qu'il rencontre, il fait son choix, vaille que vaille.

Enfin n'oublions pas ses *semblables*, les autres enfants. L'éducation familiale la plus stricte ne pourra pas toujours supprimer tout contact entre l'enfant et ceux dont il aime à partager les jeux. Que de confidences, parfois, dans ces conversations qui nous paraissent futiles. Le sérieux est mêlé au plaisant mais, à travers tout ce divertissement, cet enfantillage, un état d'esprit se crée, qui sera celui de l'homme futur.

Si importante, donc, que soit l'école, répétons sans nous lasser qu'elle est loin d'être tout, et que l'enfant a besoin, s'il veut être éduqué *totalement*, d'être suivi, et comme *pris en charge* dans toute sa vie.

II. — *Une action catholique totale*

Ne serait-ce pas, précisément, le rôle de cette action catholique dont nous avons reconnu déjà la nécessité dans sa vie d'écolier ?

S'il est vrai que la vie de l'enfant est comme une sorte d'oscillation, de balancement perpétuel entre ces milieux si divers, n'y aurait-il pas intérêt à mettre de *l'unité* dans cette diversité ?

Certes, c'est à *la famille*, génératrice de l'enfant, responsable devant Dieu de son épanouissement et de sa formation, que revient de plein droit cet honneur et ce souci. Mais pourquoi ne se ferait-elle pas aider par un organisme d'action catholique particulièrement adapté ?

Et ceci, on le devine, serait encore infiniment plus vrai si la famille était, peu ou beaucoup (parfois totalement) inférieure à sa tâche.

Est-ce à dire que nous aurons la naïveté de vouloir créer, pour et par les enfants, un véritable *mouvement* d'action catholique, dont ils seraient les chefs, et que, sous le seul contrôle de la hiérarchie, ils conduiraient à leur guise ? Certes non. La part d'initiative la plus grande, en ce domaine, restera à un adulte, à *un éducateur*, prêtre ou laïc, et même les deux ensemble. Mais, sous cette direction, pourquoi ne pas croire à la possibilité, même pour des enfants, d'une certaine liberté de jeu et de recherche ?

Il y aurait toujours, en tout cas, ces choses fondamentales que sont, en action catholique : le *discernement* d'une *élite*, sa *formation* plus *poussée*, son *action* sur l'ensemble. Que quelques enfants, dans un secteur déterminé, parce que plus chrétiens et plus généreux, portent un peu le souci apostolique de leurs camarades, et l'on devine que tout un climat peut s'en trouver changé. Ce n'est pas autre chose que veulent réaliser les groupes d'action catholique, ou apparentés à l'action catholique, qui s'adressent à un public d'enfants.

En visant à atteindre *toute sa vie*, ils sont plus efficaces que les organismes qui se spécialiseraient trop. L'enfant qui est tout à tour élève à l'école, fils à la maison, camarade dans ses jeux, doit retrouver, à travers toutes ces activités, des attitudes *semblables*. Les mêmes *vertus* lui sont demandées, qui se renforcent en s'exerçant sur des terrains divers. Vous connaissez tous, pères et mères de famille, des enfants sur lesquels vous ne savez quel jugement porter, parce qu'ils sont très différents à l'école et à votre foyer. C'est à supprimer ces contradictions, dont les enfants ne sont pas toujours directement responsables, que nous devons appliquer tous nos efforts.

En tout cas, nous devons croire que, même dans le très jeune âge, un enfant est capable de ne pas penser qu'à lui seul, et qu'on peut l'ouvrir à des perspectives d'apostolat qui seront plus que des *mots* pour lui. L'expérience de tous les éducateurs est là pour nous dire que le Seigneur sait se choisir ses témoins et ses apôtres parmi les plus petits.

III. — *La part des adultes*

Le rôle des adultes restera très grand, en pareille matière. Et c'est pour l'avoir oublié que tant d'efforts sont restés vains.

La plus grande tentation, et la plus grave, pour un éducateur, c'est de céder au sentiment qu'il peut suffire à former, seul, l'âme de celui qu'il prend en charge.

Qu'il faille, lorsque l'œuvre entreprise est une œuvre chrétienne, compter d'abord sur la grâce divine, et travailler très humblement sous la direction du Seigneur Jésus, cela va sans dire. Répétons-le quand même.

Mais au delà de cette collaboration avec Celui qui n'est pas un homme, comme nous, il y a ce travail en commun avec nos semblables, qui nous est parfois plus difficile à accomplir.

Puisque l'enfant subit de multiples influences, ne serait-il pas bon que tous ceux qui en sont responsables *se rencontrent* , et mettent en commun leurs expériences ?

Nous connaissons déjà ces entrevues « parents-instituteurs » qui sont si fructueuses. Mais, souvent, on n'y traite que des problèmes *individuels*, c'est-à-dire que tel père ou telle mère de famille viennent s'entretenir de *leur enfant* avec celui à qui ils l'ont confié. En allant un peu plus loin dans cette voie, nous voyons des réunions de parents d'élèves avec le groupe des éducateurs d'une école ou d'un collège. Mais qui porte le souci de l'ensemble de la jeunesse d'un quartier, d'un village, d'une ville ?

Ce sera précisément cela la préoccupation du responsable de l'enfance, dans le sens de l'Action Catholique. Autour de toute une population enfantine, dont il essaiera de connaître le plus exactement possible l'importance et les courants qui la traversent, il cherchera à rassembler le plus grand nombre possible d'adultes les plus divers, non seulement parmi ceux qui *s'intéressent* à ce problème, mais surtout parmi ceux qui peuvent exercer une *action efficace*.

Et l'on verra souvent se révéler des vocations qu'on n'attendait pas. Tel foyer déjà chargé d'enfants, et qu'on croyait dans l'impossibilité pratique de se consacrer à une autre tâche, s'avère rayonnant. Tel autre trouve dans cette action auprès des enfants la compensation à son chagrin de n'avoir pu lui-même en mettre au monde. Et tous ces chrétiens, séparés jusqu'ici, unis maintenant dans la même préoccupation et le même amour, découvrent, en travaillant en commun, qu'un champ immense était là, en friche, à côté d'eux, et qu'ils l'ignoraient.

Mais il aura fallu, pour cristalliser toutes ces énergies latentes, un animateur au départ.

* *

« Laissez venir à moi les petits enfants, et ne les éloignez pas » a dit un jour notre Maître. A travers les siècles cet appel, et cette plainte nous rejoignent. Enfants abandonnés ou malheureux (et ils sont nombreux), enfants « normaux » aussi, c'est-à-dire possédant une famille et un toit, *tous*, à des degrés divers, demandent que nous pensions à eux. Car ils sont très vite mêlés à notre vie, qui a tôt fait de les déformer. Et puis, la déchristianisation des adultes les gagne eux aussi, en sorte que notre activité risque de glisser bientôt, au delà de la déchristianisation, vers une *paganisation totale*.

Croyons donc à la nécessité et à la possibilité de faire participer nos enfants à ces préoccupations splendides que l'Action Catholique a mises dans nos cœurs d'adultes. Pie X avait dit que nous « verrions des saints parmi les enfants. » S'il y a des saints, il y aura aussi des apôtres.

BREVES CONFERENCES SUR L'HISTOIRE DE L'EGLISE

XLVIII

DERNIÈRES PERSÉCUTIONS AVÈNEMENT DE CONSTANTIN

Neuvième persécution (270-275). A Valérien, massacré dans les circonstances tragiques que nous avons relatées, succéda son fils *Gallien* (260-268). Celui-ci aurait pu jouer le rôle de Constantin, s'il avait été plus énergique et moins dépravé. Il publia, en effet, un édit qui rendait la liberté aux évêques et aux prêtres. Malheureusement, un de ses successeurs, officier de fortune, *Aurélien* (270-275), voulant comme Dèce refaire l'unité politique par l'unité religieuse, lança un nouvel édit en 275, appelé par Lactance un « *édit sanglant* », destiné à généraliser la persécution restée locale jusque-là. Mais quelques mois après, son secrétaire dont il se proposait de punir les malversations, le fit assassiner. Dans la suite, la paix religieuse régna jusqu'à Dioclétien, qui inaugura un règne de terreur, le dernier avant l'arrivée providentielle de Constantin.

* *

Dixième et dernière persécution : 284 à 305. La paix religieuse régnait sous les trois derniers empereurs de la dynastie illyrienne (275 à 384). Le nombre des chrétiens était immense. Le palais impérial lui-même en était rempli. Ils sont partout, suivant la fameuse parole de Tertullien. Dioclétien, d'origine dalmate, paraissait tout d'abord favorable aux chrétiens. Sa femme Prisca et sa fille Valérie passaient pour être chrétiennes, ou du moins catéchumènes. Mais bientôt mal conseillé, comme le fut Valérien, ayant fait l'unité politique et administrative, il voulut, lui aussi, faire l'unité religieuse. Alors commença l'*épuration de l'armée*. Ce fut le début de cette *dixième* et dernière persécution.

Un premier édit, en 303, ordonna la destruction des églises, la livraison (« tradition ») des livres saints destinés aux flammes, l'abjuration des chrétiens. Un second édit prononça l'emprisonnement de tous les chefs des églises ; un troisième poussait à l'apostasie ; dans le cas contraire, c'étaient d'affreuses tortures ; enfin un quatrième en 304 enjoignit à tous les chrétiens sans distinction d'âge, de sexe et de condition, de sacrifier aux dieux sous peine de mort. Ce fut terrible. Parmi les principaux martyrs, nommons S. Maurice et les soldats de la légion thébaine, le pape S. Marcellin, Ste Agnès, Ste Catherine d'Alexandrie, Ste Lucie de Syracuse et combien d'autres ! En Espagne, en Gaule, en Orient, en Egypte, partout le sang chrétien coulait à flots, à tel point que Dioclétien fit frapper une médaille avec cette inscription « *Christianorum nomine deleto*. Le nom des chrétiens est effacé ».

Mais non ! les chrétiens, le christianisme n'avaient pas disparu. L'heure de Dieu allait enfin sonner. Dioclétien eut le sort des grands persécuteurs de l'Eglise. En 305 il dut abdiquer, et en 313 il essaya de s'empoisonner et mourut au milieu de terribles douleurs. Encore une fois la justice de Dieu passait ! Le paganisme était enfin vaincu. Le christianisme, parce que divin, avait lassé ses persécuteurs. Voici le Labarum, voici Constantin, voici l'édit de Milan, voici le triomphe de Jésus-Christ sur Satan et ses satellites !

* *

Dioclétien avait compris que ce vaste empire romain assailli de tous côtés par les Barbares, ne pouvant avoir un chef unique, avait divisé l'empire. Il s'était réservé l'Orient et avait confié l'Occident à Maximien-Hercule, un dalmate de Pannonie, excellent général mais esprit médiocre. Ce régime dura sept ans. En 292, Dioclétien choisit deux autres auxiliaires auxquels il donna le nom de « *Césars* » : Galère qui régna sur les provinces danubiennes et Constance Chlore (c'est-à-dire le Pâle) sur la Gaule et la Grande-Bretagne, avec résidence à Trêves. Au rapport de Lactance, l'empire tout entier, à l'exception des Etats de Constance Chlore, fut ravagé par trois « bêtes féroces » : Dioclétien, Galère et Maximien. Mais, vous le devinez, ces bêtes féroces allaient s'entre-dévorer. La concorde ne dura pas longtemps. En 305, Galère força Dioclétien à abdiquer. Maximien se retira également et fut remplacé par son fils Maxence. Restait Constance Chlore, père de Constantin.

Constance Chlore, prince honnête et vertueux, était estimé de tout l'Occident. Après avoir combattu victorieusement le Germain et conquis la Grande-Bretagne, il mourut à York en 306. Constantin qui avait pu le rejoindre fut immédiatement proclamé empereur par les soldats. Maximien et Galère disparurent à la même époque, le premier s'étranglant lui-même en 310 ; le second à la suite d'une horrible maladie. Restaient Constantin et Maxence. Constantin continua la politique libérale de son père. En 311, Maxence, jaloux de ses succès et de son prestige lui déclara la guerre. C'était une lutte à mort entre les deux empereurs.

Sans perdre de temps, Constantin fit ses préparatifs et résolut d'aller surprendre son ennemi sur son propre territoire. En septembre 312, il ramena ses troupes des bords du Rhin et franchit les Alpes. On sait sa marche victorieuse par la voie Flaminienne, le choc décisif des deux armées au Pont Milvius sur le Tibre, Maxence englouti dans le fleuve et Constantin entrant dans Rome le 29 octobre 312, aux acclamations du peuple et du Sénat. Parti païen de la Gaule Constantin arrivait dans Rome ayant arboré sur ses étendards le signe du Christ. Cette victoire célèbre, de caractère purement politique, fut regardée comme une *victoire du christianisme*.

Elle le fut, en effet, pour une double raison :

1° parce qu'elle fut précédée d'un événement providentiel qui devait provoquer la conversion de Constantin ;

2° parce que l'édit de Milan — février 313 — qui en fut le résultat, avait des conséquences inappréciables pour l'Eglise.

* *

Le *Labarum*. Le premier événement nous est rapporté par Eusèbe dans sa *Vie de Constantin*. Lorsque Constantin traversait la Gaule pour combattre Maxence en Italie, à l'heure où le jour déclinait, il vit dans le ciel une croix lumineuse avec cette devise : « *In hoc signo vinces*, par ce signe tu vaincras ». Ensuite un songe l'avertit de la prendre pour enseigne dans les batailles. Il obéit et son étendard, en forme de croix, étincelant d'or et de pierreries, avec les deux premières lettres du nom du Christ dans une couronne d'or, fut le fameux *labarum* (étendard), devenu si célèbre [1].

[1] Tel est le résumé du récit officiel qui rallie l'opinion des historiens, entre autres de Mgr Duchesne.

Edit de Milan. Après la défaite de Maxence Constantin voulut régler sans tarder la question religieuse. Les persécutions avaient contribué à augmenter le nombre des chrétiens, suivant cette autre parole de Tertullien : « le sang des martyrs est une semence de chrétiens. » Le triomphe de Constantin devait amener la liberté du christianisme. Aussi, dès l'année 313, au début de février, il promulgua, de concert avec Licinius, qui avait succédé à Galère et qui commandait en Orient, le célèbre *édit de Milan* qui accordait aux chrétiens et à tous les sujets de l'empire, la liberté de suivre la religion de leur choix. En même temps cet édit ordonnait la restitution de tous les biens ecclésiastiques, le droit pour l'Eglise de posséder, et aux évêques le même privilège dont jouissaient les pontifes païens. C'est ainsi qu'il fit don au pape Melchiade du palais de Latran à Rome. il supprima la loi contre le célibat qui était en opposition avec la discipline ecclésiastique. De son côté, Licinius qui venait d'épouser la sœur de Constantin, s'empressa de publier l'édit de Milan en Orient. C'était, dès lors, la paix religieuse dans tout l'empire romain.

* *

En terminant l'histoire rapide de ces deux siècles de persécutions, je vous invite à méditer ces paroles de Louis Veuillot : « Dieu, dit-il, ressemble à un meunier qui ne livre passage aux eaux tumultueuses que pour faire tourner la roue de son moulin. Epouvantés de la force et du fracas du torrent qui se déchaîne, nous croyons qu'il veut tout détruire. Nullement, il veut moudre son grain. Il permet la tempête pour éprouver ses élus et les rendre dignes de lui. » Voilà pourquoi l'Eglise du Christ sera toujours combattue, éprouvée, outragée, et même persécutée. Ne nous laissons pas aller au scandale des faibles. Les chrétiens n'appartiennent pas à une Eglise dormante, mais militante. Sachons donc combattre pour le Christ N.-S. afin d'être glorifiés un jour avec lui. *Amen.*

XLIX

CONQUÊTES CHRÉTIENNES AU DÉBUT DU IVe SIÈCLE

Nous avons vu précédemment l'état du christianisme à la fin de l'âge apostolique, à la mort de S. Jean l'Evangéliste. Voyons maintenant les progrès réalisés depuis.

* *

Au moment où l'édit de Milan (février 313) venait de consacrer la victoire de l'Eglise, quelle était son expansion géographique et numérique ? Voici d'abord quelques textes affirmant que, malgré les persécutions, l'Eglise n'avait cessé de se développer rapidement. Au début du IIe siècle, S. Justin écrit dans son *Dialogue avec Tryphon*, dirigé non pas tant contre les païens que contre les Juifs qui, eux aussi, persécutaient les chrétiens : « Il n'y a pas, écrit-il, une seule race d'hommes, soit barbares, soit Grecs ou de quelque nom qu'ils s'appellent, Scythes qui vivent sur les chars, nomades sans maisons ni pasteurs qui habitent sous la tente, chez qui ne soit invoqué le nom de Jésus-Christ. » A la fin du second siècle, Tertullien écrit dans son *Apologétique* ce fameux passage déjà cité mais qu'il convient de rappeler, vu son